

Après "Pane et tulipani", tournage neuchâtelois pour Soldini

Autor(en): **Soldini, Silvio / Maire, Frédéric**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2001)**

Heft 20

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-932825>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

brèves

Les soixante meilleurs films suisses de tous les temps

A l'initiative du SonntagsZeitung, un jury composé de huit personnalités du milieu cinématographique suisse a publié une liste des soixante meilleurs films helvétiques de tous les temps. Arrive en tête de ce classement « Les petites fugues » d'Yves Yersin. Les deux cinéastes les plus cités, avec quatre films chacun, sont Alain Tanner et Daniel Schmid.

A Genève, le cinéma d'animation en questions

Le prochain Cinébrunch de l'Association Fonction: Cinéma aura pour thème « Le cinéma d'animation: du pinceau à la souris » et réunira des cinéastes œuvrant dans l'animation traditionnelle et numérique. Cinébrunch, Maison des arts du Grütli, Genève. Dimanche 29 avril à 11 h. Renseignements: 022 328 85 54.

Festival de cinéma suisse à Bex et Aubonne

Depuis une année, les ciné-clubs de Bex et d'Aubonne font programme commun. Pour célébrer ces douze premiers mois de partenariat, ils organisent un Festival de cinéma suisse. Un programme, réunissant, entre autres, « Azzurro » de Denis Rabaglia, « Neutre » de Xavier Ruiz, « Celui au pasteur » de Lionel Baier, « A l'Est des rêves » de Luc Peter, ainsi que divers courts métrages, tournera dans chaque salle à une semaine d'intervalle en présence de tous les réalisateurs. Diverses animations sont également prévues. Aubonne, Cinéma Rex. Du 20 au 22 avril. Renseignements: 021 808 53 55. Bex, Cinéma Le Grain d'œil. Du 26 au 29 avril. Renseignements: 024 463 14 92.

Colloque « Violence et cinéma » à Genève

Les Activités culturelles de l'Université de Genève ont mis sur pied un colloque sur le thème de la violence au cinéma, qui se tiendra au terme de deux jours de projections. Interviendront successivement: un cinéaste, Bertrand Tavernier; une philosophe, Marie-José Mondzain; et un journaliste, Laurent Joffrin. La rencontre interrogera, d'un point de vue esthétique, philosophique et sociologique, les limites de la représentation de la violence. « Violence et cinéma ». Activités culturelles de l'Université de Genève, Uni Dufour, Auditoire Piaget. Projections 29 et 30 mars; colloque 31 mars de 10 h à 16 h 30. Renseignements: 022 705 77 04-05-06-60.

« Yi yi » et « Murmure caché » primés à Fribourg

Les films taiwanais ont triomphé cette année au Festival international de films de Fribourg. « Yi yi » d'Edward Yang, à l'honneur dans ce numéro de FILM, a remporté sans surprise le Grand Prix, tandis que « Murmure caché » (« Xiao bai wu jin ji »), de Vivian Chang, a obtenu trois récompenses, dont celle décernée par le Jury des jeunes.

Après « Pane et tulipani », tournage neuchâtelois pour Soldini

A La Chaux-de-Fonds et dans le Jura neuchâtelois, le cinéaste italo-suisse Silvio Soldini tourne « Hier », adapté du roman éponyme d'Agota Kristof. Après « Pane et tulipani », sa célèbre comédie vénitienne, il renoue avec un climat plus sombre. FILM l'a rencontré sur son plateau, alors qu'il réglait une séquence avec sa minutie coutumière.

Propos recueillis par Frédéric Maire

Pour vos quatre films précédents, vous aviez des scénarios originaux. Pourquoi avoir choisi d'adapter un roman ?

En vérité, il m'était déjà arrivé de lire un livre et d'avoir pensé à l'adapter. Mais je le trouvais toujours trop éloigné de moi ou trop lourd à porter à l'écran. Je n'avais jamais terminé un livre en me disant tout de suite « voyons si les droits sont disponibles ». C'est pourtant ce qui s'est passé quand j'ai lu « Hier », en 1997, peu après la fin de mon troisième film, « Les acrobates ». Un roman court qui semblait à ma portée et m'avait beaucoup touché. J'ai alors eu envie de confronter mon langage cinématographique avec celui, littéraire, d'Agota Kristof. J'avais déjà lu « Le grand cahier » et son écriture me secouait beaucoup, par son côté incisif, fort. Bref, j'avais envie de trouver la forme juste pour porter cette histoire à l'écran, dans la mesure où l'écriture et le cinéma sont des modes d'expression très éloignés. Je dois donc faire autre chose. Mais, je l'espère, en retrouvant la même puissance. Ensuite, ce qui m'intéressait beaucoup était le sujet même du roman, le fait que le protagoniste soit un immigré de l'Est en terre étrangère et que l'on ne sache pas d'où il vient. Quand il parle de lui, dans le livre, il dit venir d'un village sans nom et d'une nation sans importance. Il me semble qu'il y a quelque chose de très actuel dans l'histoire de cet immigré qui n'a plus de racines et a tiré un trait sur tout ce qu'il était avant. Aujourd'hui nous éprouvons tous un certain détachement pour les traditions.

Sauf erreur, c'est la première fois que vous tournez un film en dehors de l'Italie...

Déjà pour « Pane et Tulipani », nous avons tourné à Venise, qui est une ville à part, fascinante, sans doute un peu plus que La Chaux-de-Fonds (rires). J'aime débarquer avec la quarantaine de personnes qui forment l'équipe d'un film, dans des lieux un peu à part. Cette fois, en plus, la famille du tournage est incroyable: des Italiens, des Français, des Suisses et des Tchèques. Une belle sensation de famille multiethnique. Sur ce tournage, j'ai découvert un territoire nouveau et fascinant: diriger des acteurs dans une langue que je ne

connais pas. Même s'il y a une traductrice qui facilite le contact avec les comédiens tchèques et vérifie ce que disent les acteurs, je dois entrer dans les subtilités d'une langue sans la comprendre. Mais je découvre ainsi que si la scène semble juste, bien jouée, je le sens quelle que soit la langue utilisée.

Pourquoi avez-vous choisi La Chaux-de-Fonds ?

Par rapport au roman et à son auteur, le film doit se dérouler en Suisse. On aurait pu choisir une autre ville. Mais comme le personnage travaille dans une fabrique de montres, il aurait été absurde de tourner ça au Tessin. Et puis je crois que l'idée de tourner dans une langue qui n'est pas la mienne me démangeait. Me retrouver à l'étranger, comme un immigré, moi aussi... Quand la scénariste Doriana Leoneff et moi sommes arrivés la première fois dans cette ville, nous avons été surpris. Elle n'a pas l'air suisse. Entre Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds, déjà, il y a une différence incroyable. Doriana, qui est d'origine bulgare, avait parfois l'impression de reconnaître ici des quartiers de Sofia! Et ça, ça m'a fasciné. C'est un lieu magnifique. En regardant autour de soi, on a tout de suite envie de prendre des photos, de faire des images.

Quel rapport avez-vous avec la Suisse ?

Tous mes films précédents ont été des coproductions avec la Suisse. C'est aussi une des raisons pour lesquelles l'idée de venir tourner ici, dans ce pays, me plaisait. Ensuite, grâce à mon père, j'ai le passeport suisse. Même si je n'ai jamais été vraiment Suisse; je n'y ai jamais vécu. Je





suis né à Milan. Je n'ai pas analysé la chose à fond... Mais je crois que cela a été important pour moi d'être à moitié Suisse et à moitié Italien. J'ai obtenu le passeport italien il y a cinq ans seulement; avant, je n'avais que la nationalité suisse! D'un certain point de vue, tout aurait été différent pour moi si j'avais été entièrement Italien. On se sent un peu à part, comme détaché du pays dans lequel on vit. Jusqu'à ces dernières années, je ne pouvais par exemple pas voter en Italie. Je me sentais comme un étranger dans mon propre pays. Je pense que le fait de n'être ni entièrement Suisse ni entièrement Italien a laissé quelques traces dans mes films.

Avez-vous le sentiment d'être resté fidèle au roman d'Agota Kristof?

Oui, à part la fin, qui est différente dans notre scénario. Je ne me sentais pas en mesure de finir le film comme dans la dernière page du roman, même si elle est très importante pour Agota Kristof, qui considère que le sens du roman est là. Pour moi, son sens est dans toute l'histoire. Après la douleur qu'endure ce personnage, toutes ces épreuves, je ne me sens pas capable de le faire perdre encore une fois. J'ai envie de finir sur une ouverture. Un espoir. Une beauté. Mais cela ne change pas fondamentalement le récit. ■

Silvio Soldini

Né à Milan en 1958, Silvio Soldini a fréquenté pendant deux ans l'université, en sciences politiques, avant de suivre des cours de cinéma à New York. Dès 1983, il réalise coup sur coup deux moyens métrages en 16 mm, «Paesaggio con figure» et «Giulia in ottobre», qui sont sélectionnés dans différents festivals internationaux, dont Locarno. En 1985, il tourne son premier documentaire, «Voci celate», genre qu'il continue à explorer depuis en parallèle à la fiction. C'est en 1989 qu'il réalise son premier long métrage, «L'aria serena dell'Ovest», suivis par «Un anima divisa in due» (1993) et «Le acrobate» (1997). Sa première comédie, «Pane e tulipani», présentée à Cannes à la Quinzaine des réalisateurs et couverte de récompenses en Italie, lui a valu un succès public considérable.

Agota Kristof

Née en Hongrie, Agota Kristof est arrivée en Suisse en 1956 et s'est alors installée à Neuchâtel. Elle signe d'abord des pièces de théâtre avant d'écrire, en français, «Le grand cahier» (1986). Edité par le Seuil, cet ouvrage lui vaudra une reconnaissance internationale. Ce roman inaugure aussi une trilogie qui se poursuit par «La preuve»

(1988) et «Le troisième mensonge» (1991), l'histoire de jumeaux séparés par la guerre qui se perdent l'un l'autre... Publié en 1995, «Hier» est un roman court et direct qui n'est pas, une nouvelle fois, sans liens autobiographiques avec la vie de son auteur.

«Hier», le film

«Hier» raconte l'histoire de Sandòr Lester, qui a fui son pays pour venir travailler en Suisse comme ouvrier dans une fabrique d'horlogerie. Il est obsédé par le fait d'avoir tué, à l'âge de douze ans, son père naturel et sa mère, une prostituée. Malgré la routine de son travail, Sandòr veut devenir écrivain sous le nom de Tobias Horvath. Il rêve d'une femme idéale, Line, qu'il a laissée dans son village natal. Tourné pendant dix semaines entre La Chaux-de-Fonds, Le Locle, Noiraigue, Baulmes et Prague, ce film est co-produit par Lionello Cerri pour la société Albachiara de Milan et Ruth Waldburger pour Vega Film à Zurich. Le rôle de Tobias est tenu par Ivan Franěk et celui de Line par Barbara Lukešová. La sortie est prévue pour la fin de l'année. ■

▲ Tournage de «Hier»: Tobias (Ivan Franěk) retrouve Line (Barbara Lukešová) à Noiraigue

◀ Silvio Soldini (à gauche) et Ivan Franěk, l'acteur principal de «Hier»